

# Antiquité grecque et actualité romaine chez Pausanias

Denis Knoepfler

SUSAN E. ALCOCK, JOHN F. CHERRY and JÁS ELSNER (edd.), *PAUSANIAS. TRAVELS AND MEMORY IN ROMAN GREECE* (Oxford University Press 2001). Pp. xii + 379, figs. ISBN 0-19-512816-8. \$65.

Indéniablement, Pausanias est à la mode. La *Périégèsis tès Hellados* n'a certes jamais cessé, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moins, d'être mise à contribution par les archéologues et, dans une moindre mesure, par les historiens. La nouveauté, c'est l'intérêt porté à la biographie et surtout à la personnalité complexe de Pausanias, au témoin privilégié qu'il fut de sa propre époque, à l'antiquaire nostalgique, à l'historien somme toute original du passé hellénique, au représentant un peu marginal de la Seconde Sophistique — bref à l'auteur d'une œuvre pleinement littéraire — alors que la *Périégèse* était le plus souvent traitée comme un simple guide de voyage accumulant assez gauchement une foule d'informations hétéroclites. Dans ce renouvellement des perspectives, les éditeurs de l'ouvrage recensé ici reconnaissent d'emblée le rôle éminent joué par le *Pausanias' guide to Ancient Greece* de C. Habicht:<sup>1</sup> c'est Habicht qui a réfuté de façon définitive l'opinion des (anciens) détracteurs de Pausanias, en montrant l'honnêteté foncière de cet auteur et son exactitude rarement mise en défaut par l'exploration archéologique; c'est lui surtout qui a su replacer le Périégète dans le contexte social et politique du II<sup>e</sup> s. Mais de ce renouveau des études sur Pausanias il y avait néanmoins des signes avant-coureurs, comme l'excellente (quoique austère) notice de O. Regenbogen dans la *RE* (1956), puis le démarrage de deux nouvelles éditions commentées, celle de la collection L. Valla<sup>2</sup> et celle de la Collection des Universités de France.<sup>3</sup> Les deux séries ont régulièrement progressé durant la dernière décennie, pour atteindre à l'heure qu'il est respectivement 7 et 5 volumes.<sup>4</sup>

Dans le sillage de Habicht s'est développée, depuis une dizaine d'années, toute une série de recherches et d'études visant à mieux mettre en valeur les multiples facettes d'un auteur considéré trop longtemps comme mineur, mouvement auquel Alcock et Elsner avaient déjà contribué de notable façon. Le volume ne constitue donc pas, en soi, une surprise, et il n'est du reste pas tout à fait seul de son espèce. En 1994 déjà, les Entretiens de la Fondation Hardt avaient été consacrés à *Pausanias historien* (Genève 1996), livre dont la plupart des contributions sont recensées dans la bibliographie, dont on notera par ailleurs la richesse.<sup>5</sup> En 1998, un second colloque suisse, organisé par l'auteur de cette recension en collaboration avec M. Piérart,<sup>6</sup> réunissait les collaborateurs des deux éditions en cours, colloque dont les actes<sup>7</sup> ont évidemment paru trop tard pour pouvoir être pris en compte.

---

1 Livre désormais classique (1985, publié également en allemand la même année), puisqu'il a connu une réédition pourvue d'une nouvelle introduction (1998).

2 Rappelons que le tome I, dû à L. Beschi et D. Musti — avec une importante introduction de ce dernier — est sorti de presse en 1982 déjà.

3 Il est vrai qu'elle n'a pas commencé à paraître avant 1992, même si elle fut mise en chantier bien auparavant (comme l'atteste le *Pausanias en Corinthe*, paru dès 1958, de G. Roux, proche collègue du regretté J. Pouilloux, qui fut jusqu'en 1996 le maître d'œuvre de cette publication).

4 On sait hélas que l'édition française est partie en fumée par suite de l'incendie qui a anéanti en juin 2002 tout le stock des Belles Lettres, y compris les volumes les plus récents (le livre I venait de faire l'objet d'un nouveau tirage corrigé, autre signe de la faveur dont bénéficie Pausanias auprès d'un assez large public). Mais une réimpression de toute la collection ne devrait pas trop tarder.

5 Les omissions y sont rares et ne concernent guère que des travaux postérieurs à 1995: ainsi trois ou quatre articles publiés par Y. Lafont sur Pausanias en Achaïe, travaux dont on trouvera la liste dans le commentaire du livre 7 de la collection Budé.

6 Et non pas P. Aupert, comme il est dit par deux fois, p. 262 et 323.

7 *Editer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000* (Neuchâtel-Genève 2001).

Ce qui fait l'originalité de ce livre-ci, c'est sans doute davantage sa structure que son thème, car en dépit d'un sous-titre quelque peu limitatif, son objet est fort large. Notons d'abord qu'il ne s'agit pas des actes d'un colloque, mais d'un recueil d'articles demandés à des chercheurs venus d'horizons assez variés. Ensuite, ces travaux ont été répartis en trois sections, la première ("Pausanias and his *Periegesis*, the traveler and the text") étant caractérisée par les éditeurs eux-mêmes comme la plus traditionnelle, puisqu'elle regroupe des travaux qui, effectivement, portent sur des problèmes souvent débattus dans le passé (composition, date, sources, but de l'œuvre), ce qui ne signifie pas que ces contributions soient, *a priori*, moins neuves que les suivantes, c'est-à-dire celles qui, d'une part, ont pour objet de confronter Pausanias à d'autres auteurs, à d'autres traditions historiographiques ou aux données de l'archéologie ("Studies and comparisons") et qui, d'autre part, portent sur le destin de l'œuvre à l'époque moderne ("Nachleben"). Enfin, les contributions de base sont suivies d'un nombre variable de petits essais dont les auteurs ont été invités à porter sur l'ouvrage un regard en quelque sorte extérieur, sinon critique. La répartition de ces interventions selon les trois sections donne cependant l'impression d'être bien artificielle: il eût donc mieux valu les mettre toutes *in fine*.

L'article d'ouverture ("Structuring 'Greece': Pausanias's *Periegesis* as a literary construct"), dû à J. Elsner, insiste à juste titre sur le caractère extrêmement élaboré et structuré de la *Périégèse*, qui ne saurait en aucun cas passer pour un récit objectif de la réalité, même sur le plan archéologique (et l'auteur illustre bien la chose par l'étude attentive de ce morceau central qu'est la description du site d'Olympie aux livres 5 et 6). De fait, il paraît indéniable que la division en dix livres et leur arrangement ont été voulus par Pausanias, comme le prouvent de multiples renvois internes. Faut-il aller plus loin et penser que les dix livres ont été écrits dans l'ordre même où le *Périégète* les a finalement rangés? Bien que la réponse positive donnée à cette question par Elsner soit conforme à l'*opinio communis*, je doute fortement, aujourd'hui, du bien-fondé de cette position. Il me semble exclu, en effet, que le livre 9, si dissemblable du livre qui le précède immédiatement, ait été écrit après les livres péloponnésiens (cf. déjà *Editer Pausanias* [supra n. 7] p. 343). Elsner note d'ailleurs lui-même que les *Boiôtika* n'offrent pas, à la différence des *Achaïka* (7) et des *Arkadika* (8), de "general histories": "by contrast, in Book 9, Pausanias gives relatively brief local histories before each stage of his visit" (p. 7). Ajoutée à d'autres, cette différence notable n'est-elle pas l'indice que ce qui deviendra la matière du livre 9 a été rédigé dans la foulée des *Attika* (livre également privé de tout préambule, et fort peu systématique lui aussi dans sa seconde partie), Pausanias ayant parcouru la Béotie — sinon la Phocide — avant d'entamer la visite du Péloponnèse? D'autres questions continuent à se poser. L'une, probablement insoluble, concerne l'intention première ou, si l'on préfère, le programme de Pausanias: avait-il le projet d'étendre son enquête à d'autres parties de la Vieille Grèce, notamment à la Locride et à l'Eubée si proche du continent, voire aux Cyclades (en tout cas, il était bien informé sur les antiquités de Délos<sup>8</sup>)? Avait-il, plus généralement, songé à une introduction et à une conclusion (on sait que le début de la *Périégèse* est aussi abrupt que sa fin)? Si Elsner n'entre guère dans ce type de problèmes, on lui donnera en tout cas raison de penser que la composition de la *Périégèse* n'est pas plus "naturelle" que son style serait "naïf".

C'est en partie les mêmes questions qui sont traitées par E. Bowie ("Inspiration and aspiration: date, genre and readership"). Relevons qu'à ses yeux l'hypothèse d'une préface perdue, qui aurait été nettement distincte du reste de l'œuvre, est des plus vraisemblables. C'est là que Pausanias devait se présenter à ses lecteurs, de manière à pouvoir être identifié comme l'auteur de la *Périégèse*. Rien, en effet, n'incite à penser qu'il ait cherché l'anonymat, même si l'on est très mal informé sur l'audience qu'il put connaître de son vivant et dans le siècle qui suivit sa mort. S'interroger sur la diffusion de l'œuvre, c'est aussi se demander quelle était la véritable intention de l'auteur. A ce propos, Bowie fait (ou reprend) quelques suggestions sur l'écho possible de la *Périégèse* chez deux ou trois auteurs de la fin du II<sup>e</sup> ou du début du III<sup>e</sup> s., comme Elien, Philostrate, et surtout le Pseudo-Longin.<sup>9</sup> Par ailleurs, il revient sur la biographie de

8 Ainsi que le met en relief un article d'A. Jacquemin, "Pausanias à Délos," *Ktéma* 25 (2000) p. 19-36.

9 Pour le rapport entre les deux auteurs, voir aussi J. Porter, p. 76 sqq.

Pausanias telle que Habicht l'a tracée naguère. S'il n'a pas grand chose à ajouter sur la question du lieu d'origine — car il considère à juste titre que l'on a dit l'essentiel en faveur d'une origine micrasiatique et plus particulièrement lydienne,<sup>10</sup> il croit pouvoir préciser quelque peu la chronologie. Il ne remet certes pas en question le *terminus ante quem* de 180 (avènement de Commode, qui n'est nulle part mentionné) pour l'achèvement de l'œuvre et plus particulièrement pour la rédaction des livres 9-10 (mais la datation *ca.*170-180 ne vaut réellement que pour les *Phôkika*, à cause de la mention des Costoboques en 10.34-35: elle me paraît sans valeur pour les *Boiôtika*, où, chose remarquable, il n'y aucune mention d'empereur).<sup>11</sup> Le livre 8 serait légèrement antérieur à 177, du fait que Pausanias, dans sa fameuse *laudatio* d'Antonin au ch. 43, évoque brièvement le règne de son successeur Marc Aurèle sans faire la moindre allusion au fils de ce dernier, qui fut pourtant associé à l'Empire dès 177. Cet argument *ex silentio* est certes un peu fragile, mais il ne contredit pas la conclusion à laquelle vient d'aboutir M. Jost,<sup>12</sup> qui place la rédaction du livre 8 vers 175 sur la base de ce même passage (mention de la campagne militaire contre les Sarmates Iazyges en 174-175). Ce qui paraît clair, c'est que Marc Aurèle était encore en vie à l'époque de cet éloge.<sup>13</sup> Le livre 5 ayant été lui-même écrit à coup sûr en 173,<sup>14</sup> il s'ensuit qu'une bonne moitié de l'œuvre fut achevée en un court laps de temps, ce qui amène Bowie à penser que la mise en chantier de la *Périégèse* commença plus tard — pas avant 160 — que ne l'admettait Habicht en proposant pour le livre I une date antérieure à *ca.*155. Cette chronologie basse ne me semble pas incompatible avec ce que l'on peut deviner par ailleurs de la carrière de Pausanias et notamment de sa naissance vers 110 (plutôt que 115). J'ai émis naguère l'hypothèse<sup>15</sup> que le séjour du Périégète dans la capitale de l'Empire remontait à l'année 148, quand Antonin, pour le 900<sup>e</sup> anniversaire de l'*Urbs*, fit exhiber toutes sortes d'animaux exotiques et en particulier ces bisons qu'y avait vus Pausanias et que mentionne une nouvelle inscription latine de Mésie Supérieure très exactement datée;<sup>16</sup> or, à l'époque de son voyage en Italie, Pausanias n'avait visiblement point encore entrepris son grand tour de Grèce. Il ne serait donc pas surprenant qu'une dizaine d'années au moins se soit écoulée avant la rédaction des premiers livres.

L'article de C. P. Jones ("Pausanias and his guides") est une fort intéressante contribution à l'étude de l'environnement social du Périégète, puisqu'il montre de manière convaincante que les *exègètai* — auxquels il est fait bien souvent allusion dans l'œuvre (avec l'emploi d'expressions variées) — étaient non pas de simples *ciceroni* infestant les grands sites touristiques mais, comme l'attestent les inscriptions, celles d'Olympie en particulier (où *périègètès* a fini par remplacer le terme plus traditionnel d'*exègètès*<sup>17</sup>), des hommes de haut rang faisant partie du personnel d'un sanctuaire. Et Jones fait voir que les textes littéraires, notamment ceux de Plutarque, comme aussi un passage négligé du Pseudo-Justin,<sup>18</sup> vont tout à fait dans le même sens. J'ajouterai qu'au vu des explications fournies à Pausanias par *ho tòn épichôriôn exègètès* sur les *Daidala* de Platées, leur étymologie et leur périodicité,<sup>19</sup> il paraissait assez évident que le personnage en question ne pouvait pas être un guide d'occasion uniquement soucieux de tirer profit des (rares) visiteurs de cette petite ville béotienne.

10 Avec une préférence bien fondée pour Magnésie du Sipyle; cf. aussi P. Cartledge, p. 170.

11 Cf. là-dessus A. Jacquemin, "Pausanias et les empereurs romains," *Ktéma* 21 (1999) p. 29-42.

12 En tant qu'éditrice des *Arkadika* dans la collection Budé (1998; ouvrage non cité par Bowie ni mentionné dans la bibliographie générale).

13 On notera à ce propos l'identification à Lucius Vérus de l'empereur anonyme à qui Pausanias attribue la construction d'un canal à Antioche: cf. C. P. Jones, *CPh* 95 (2000) p. 476-481.

14 Voir aussi A. Jacquemin dans son introduction à l'édition Budé parue en 1999, p. xiv.

15 "Pausanias à Rome en l'an 148?," *REG* 112 (1999) p. 485-509. Je regrette un peu que Bowie n'ait pas pu prendre parti là-dessus et que mon article ne soit encore venu à la connaissance d'aucuns des auteurs de cet ouvrage consacré pour une bonne part aux rapports de Pausanias avec le monde romain.

16 *Chiron* 18 (1988) p. 270-277.

17 Cf. aussi Rutherford, p. 42.

18 *Cohortatio ad Graecos* 37 = 75-76 Marcovich.

19 10.3.5; cf. *Editer ... Pausanias* (supra n. 7) p. 343 sqq. et notamment 362.

C'est à un thème voisin, celui du pèlerinage dans les sanctuaires, que s'intéresse I. Rutherford ("Tourism and the sacred: Pausanias and the traditions of Greek pilgrimage"). Son propos est d'essayer de démontrer, contre les critiques exprimées au sujet de cette thèse par K. W. Arafat dans son livre de 1996,<sup>20</sup> que Pausanias s'adressait essentiellement à des lecteurs désireux de visiter les principaux *hiéra* de la Vieille Grèce, pour des motifs à la fois religieux et culturels. Les deux aspects peuvent difficilement être dissociés, dans la mesure où la fréquentation d'un sanctuaire, qu'elle fût individuelle ou collective (*thêoria*), était liée à la notion d'identité culturelle, en particulier dans le cas des concours panhelléniques. L'auteur montre d'autre part que la tradition périégétique a un lien incontestable, dès ses débuts sans doute et en tout cas depuis Polémon d'Ilion, avec les monuments sacrés. Pausanias lui-même, en dépit de préoccupations intellectuelles très diverses (historiques, géographiques, artistiques), et pas seulement religieuses, manifeste la même tendance, que partagent plusieurs de ses contemporains (en particulier Aelius Aristide). Il peut donc être caractérisé comme "pèlerin" (pilgrim), à condition toutefois de donner à ce mot une acception large.

Avec l'étude de J. I. Porter ("Ideals and ruins: Pausanias, Longinus and the Second Sophistic") s'ouvre une nouvelle section du livre, mais pas fondamentalement différente de la précédente. L'auteur y établit une comparaison un peu inattendue entre Pausanias et l'auteur *Du Sublime*, le Pseudo-Longin, qui certes est lui aussi un représentant très caractéristique de la Seconde Sophistique. Ce que les auteurs ont en commun, c'est la vénération qu'ils ressentent vis-à-vis de l'héritage hellénique et leur capacité à opérer, dans cette masse de faits historiques, d'œuvres littéraires ou de *thêôrêmata* (en ce qui concerne plus spécifiquement Pausanias), une nécessaire sélection en fonction de critères plus ou moins clairement définis. L'un et l'autre sont, à leur manière, des voyageurs, qui entendent laisser un témoignage personnel de leur enquête au pays des belles choses. De même qu'il y a une "sublimation" du passé chez Pausanias, "gardian of memory" selon la formule de Porter, il existe une "périégèse" de la littérature chez le Pseudo-Longin, dont plusieurs extraits sont commentés de façon suggestive (mais impossible à résumer ici). L'auteur étend ensuite la comparaison à un autre témoin de la nostalgie qui se fait jour dès l'époque flavienne, Dion de Pruse (*Orat.* 31.159-160), tant l'esprit qui l'anime est proche de celui du Périégète.<sup>21</sup> L'article s'achève par une fine analyse des dernières lignes de la *Périégèse*, qui narre la curieuse histoire du miracle opéré par Asklépios sur la personne de Phalysios de Naupacte (10.38.13), où l'auteur voit une espèce d'allégorie à valeur thérapeutique qui pourrait caractériser l'œuvre dans son ensemble.

La grosse contribution de A. Cohen ("Art, myth and travel in the Hellenistic world") entraîne le lecteur assez loin de Pausanias, puisqu'elle cherche à retrouver le bagage culturel dont (consciemment ou non) Pausanias a hérité de l'époque hellénistique, en particulier dans le domaine de l'art. Elle rappelle que cet héritage comprend d'abord le genre périégétique lui-même<sup>22</sup> et une certaine conception de l'espace, en alléguant divers monuments figurés. Elle étudie ensuite ce qu'elle dénomme "the mapping of mythology of Hellenistic art", à travers un célèbre bol "mégarien" du Musée National d'Athènes où est représenté le mythe de l'enlèvement d'Hélène par Thésée et Pirithoos. Les comparaisons qu'elle cherche à établir avec les descriptions littéraires que fournissent Pausanias et surtout Plutarque ne sont, me semble-t-il, qu'à moitié convaincantes. Elle étend alors son enquête à des représentations picturales plus anciennes, comme aussi aux effigies féminines tourelées personnifiant des cités, tout cela pour mieux cerner la manière spécifique dont l'art hellénistique se plairait à évoquer le cadre des épisodes mythiques. Elle revient enfin à l'époque de Pausanias en étudiant l'évolution dont témoignerait l'art romain tel qu'il se laisse appréhender dans la peinture campanienne du 3<sup>e</sup> style<sup>23</sup> et dans

20 *Pausanias' Greece: Ancient artists and Roman rulers.*

21 Sur ce *Discours aux Rhodiens*, trop souvent laissé de côté, voir P. Veyne, "L'identité culturelle devant Rome et devant l'empereur," *REG* 112 (1999) p. 511-567; cf. aussi Y. Lafont, dans *Editer ... Pausanias* (supra n. 7) p. 404.

22 Ce que marquait déjà Rutherford (p. 45-46).

23 Objet aussi de l'intervention de B. Bergmann, p. 154 sqq.

le bandeau sculpté de la Colonne Trajane. Je ne suis pas persuadé que ce vaste panorama archéologique aide beaucoup à comprendre quelle idée le Périégète pouvait se faire de l'espace à décrire, partagé qu'il aurait été entre le "fast time", ou temps historique (celui de l'Empire romain), et le "slow time", ou temps mythique (celui, à jamais évanoui, de la Grèce d'autrefois), pour utiliser des notions que l'auteur emprunte à G. Kubler.

A. M. Snodgrass ("Pausanias and the Chest of Kypselos") revient sur cette très fameuse *ekphrasis*, l'une des plus longues que contienne la *Périégèse*.<sup>24</sup> Ce qui paraît avoir attiré l'attention du Périégète vers cet objet archaïque, c'est sans doute d'abord la fonction que, selon une tradition recueillie à Olympie, le *larnax* aurait remplie dans l'histoire du premier tyran de Corinthe; et pour Snodgrass, notons-le, il n'y a pas nécessité absolue — contrairement à l'opinion la plus répandue — de rejeter cette tradition, sous prétexte que le décor figuré, avec ses nombreuses inscriptions, ne saurait être antérieur au protocorinthien récent (fin du VII<sup>e</sup> s.): car le coffret lui-même pourrait être plus ancien que le décor qui lui fut appliqué. Mais c'est autre chose qui aurait incité Pausanias à décrire cet objet avec un tel luxe de détails: le désir de relever un défi en montrant ce dont il était capable face à un objet aussi problématique. La difficulté venait des inscriptions en alphabet corinthien: Pausanias avait-il les moyens de les déchiffrer; et si oui, eut-il le temps de copier sur place tous ces textes? On sait que ce type de questions a bien souvent mené les critiques à émettre l'hypothèse d'un emprunt de toute la description à un prédécesseur. Snodgrass a certainement raison de ne pas douter que Pausanias, qui fait des observations précises sur cette écriture archaïque, ait vu le coffret de ses yeux; mais l'autopsie n'exclut nullement, à mon avis, qu'il ait consulté aussi des commentaires antérieurs (sans même parler des explications fournies par les exégètes locaux, ce que personne ne songe à nier): car on a d'autres exemples dans son œuvre de ce mélange à peu près inextricable de choses vues et de choses lues.<sup>25</sup> L'auteur examine ensuite quelques-uns des problèmes iconographiques que pose la description de Pausanias, en relation avec la question des divers thèmes traités par l'artiste et de ses sources d'inspiration. Les opinions défendues par G. Loeschcke, R. M. Cook ou K. Fris Johansen sont discutées de façon intéressante, et l'on se reportera avec profit à cet examen critique.<sup>26</sup>

On reste plus près de l'archéologie que de l'histoire avec la contribution de S. E. Alcock ("The peculiar Book IV and the problem of the Messenian past"). Cela peut sembler paradoxal, puisque ce livre fait une place bien plus considérable au récit historique — celui des guerres messéniennes en particulier — qu'à la description des sites et des monuments. Mais l'auteur s'interroge précisément sur les raisons de ce déséquilibre entre les *logoi* et les *thêôrêmata*. Suffit-il de constater que la Messénie offrait peu de bourgades importantes et de grands sanctuaires susceptibles de retenir l'attention du voyageur, mis à part la capitale, cette ville de Messène que les fouilles d'A. Orlandos puis surtout de P. Thémélis ont contribué à faire sortir de l'ombre, prouvant du même coup la qualité du témoignage de Pausanias (comme l'a fait voir Habicht dans son essai de 1985)? Alcock ne se satisfait pas d'une explication aussi rudimentaire (même si celle-ci peut contenir une part de vérité) et qui a pour corollaire la proposition que le Périégète aurait compensé ce manque de choses à décrire par l'hypertrophie du récit de la résistance messénienne à la domination lacédémonienne.<sup>27</sup> L'auteur veut montrer, de façon intéressante sinon entièrement convaincante, que Pausanias a non seulement omis de mentionner, à son habitude, les édifices témoignant de l'occupation assez dense du pays à l'époque impériale romaine,

24 À laquelle, après bien des travaux, vient d'être consacré une importante monographie par R. Splitter, *Die "Kypseloslade" in Olympia: Form, Funktion und Bildschmuck* (Mainz 2000); dans la bibliographie du volume recensé ici, on est un peu étonné de ne pas voir mentionné l'article de J. B. Carter, "The Chest of Perikles," *AJA* 93 (1989) p. 355-378, avec des rapprochements intéressants entre l'offrande perdue d'Olympie et des offrandes corinthiennes conservées à Delphes.

25 Cf. mon article dans *Pausanias historien* (Genève 1996) p. 278 et *passim*.

26 Mais était-il bien utile de reproduire en appendice, sur 5 pages, la traduction de tout le passage chez J. G. Frazer, alors que les lecteurs sont censés avoir une édition de Pausanias à portée de main?

27 Pour une analyse de cette partie du livre 4 et le parti pris antispartiote du Périégète, voir J. Aubergier dans *Editer ... Pausanias* (supra n. 7) p. 261 sqq.

mais qu'il a délibérément négligé les vestiges qui auraient pu être associés à la longue période où les Messéniens vécurent sous le joug lacédémonien. Car la Messénie protohistorique, archaïque et classique (jusqu'à la fondation de Messène en 369) était loin d'être un désert, comme le fait justement observer Alcock sur la base d'une recherche méritoire dans les publications archéologiques.<sup>28</sup> C'est dans la conviction qu'aucun peuple grec ne peut créer des choses "dignes d'être vues" (*théas axia*) s'il est privé d'autonomie politique que le Périégète aurait fermé les yeux sur ce qui pouvait, éventuellement, témoigner dans le sens contraire. A cet égard, le livre 4 — loin d'apparaître comme un cas particulier — serait en quelque sorte "paradigmatique" de l'ensemble de l'œuvre, puisque la mainmise des Romains sur la Grèce fut partout, pour Pausanias, synonyme de déclin (sur le plan des constructions et des manifestations religieuses en particulier). La thèse est sans doute excessive, car, compte tenu du faible résultat livré par l'exploration archéologique pour les VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles en Messénie, on se demande bien ce que Pausanias aurait pu omettre de si important en rapport avec cette période. Il n'empêche que, pour qui veut écrire l'histoire de la Messénie, son témoignage doit désormais être complété, de toute nécessité, par celui de l'archéologie et, dans une moindre mesure, de l'ethnographie. C'est ce que l'on retiendra surtout de ces pages suggestives, à confronter avec celles que P. Cartledge, dans une brève intervention, consacre au livre III et à l'histoire de Sparte vue par Pausanias.

Les quatre essais groupés sous le titre "Nachleben" montrent l'extraordinaire ascendant exercé par Pausanias sur les voyageurs de l'ère moderne et jusque dans les guides les plus récents. L'intérêt des travaux en question est d'exemplifier cette influence de façon précise et nuancée. S. B. Sutton ("A temple worth seeing: Pausanias, travelers, and the narrative landscape at Nemea") illustre ainsi la façon dont s'est constituée à partir de la description de Pausanias, de Richard Chandler à nos jours, la représentation du site de Némée, avec son temple ruiné et son vignoble alentour. Une excellente étude de J. M. Wagstaff ("Pausanias and the topographers: the case of Colonel Leake") retrace la carrière du célèbre colonel William Martin Leake, qui fit un très large usage de la *Périégèse*: c'est essentiellement Pausanias, à côté de Strabon, qui lui permit, en Morée comme en Grèce centrale et d'abord en Attique, de proposer avec succès de fort nombreuses identifications. Leake a été, d'une certaine façon, le Pausanias de la Grèce moderne. C'est une autre figure de proue qu'évoque J. Henderson ("Farnell's *Cults*: the making and breaking of Pausanias in Victorian archaeology and anthropology"): la vaste synthèse des *Cults of the Greek states* de L. R. Farnell est également nourrie de la lecture de Pausanias, si attentif aux manifestations cultuelles.<sup>29</sup> Enfin, dans un article au titre un peu énigmatique pour le lecteur non anglophone ("Pausanias in petticoats" or *The Blue Jane*"), M. Beard prend en considération, et non sans humour, le sort fait à l'œuvre de Pausanias en Angleterre au XIX<sup>e</sup> s., à la fois comme *vade mecum* pour les premières générations de touristes issus des meilleurs collèges et comme texte de référence pour l'archéologie classique. Mais l'auteur s'attache principalement à rappeler le destin d'un ouvrage bien oublié aujourd'hui, à savoir *Mythology and Monuments of Ancient Athens, being a translation of a portion of the "Attica" of Pausanias by M. de G. Verral, with introductory essays and archaeological commentary by J. E. Harrison* (London 1898). C'est ce livre de 600 pages, œuvre de deux jeunes femmes, qui fut salué par un critique français anonyme de "Pausanias en jupons" (d'où le titre de Beard); il connut un succès considérable sous l'appellation familière de "Blue Jane", allusion à la couleur de sa reliure et au fait qu'il était, pour l'essentiel, l'œuvre de Jane Harrison au seuil de sa brillante carrière d'anthropologue de la religion grecque. Mais le livre fut bien vite détrôné, dès 1898, par la somme que représentait le commentaire en 6 volumes de Sir John Frazer.<sup>30</sup>

Ce douzième article est suivi de trois interventions mineures. Ainsi s'achève l'ouvrage, ou plutôt son texte proprement dit, puisque toutes les notes sont rejetées en fin de volume, selon une pratique qui complique inutilement la lecture critique. On y trouve enfin un *index locorum* (mais pour la *Périégèse* seulement) et un index général (sans parler d'une carte, qui aurait pu être meilleure en frontispice). On n'a donc pas affaire à une simple collection d'essais disparates, mais à un véritable livre sur Pausanias, qui sera aussi un instrument de travail pour les recherches à venir.

Faculté des lettres et sciences humaines, Espace L. Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel

28 Telles que les *Etudes topographiques sur la Messénie antique* (1930) du suédois M. N. Valmin ou, plus récemment, les austères volumes de la *Minnesota Messenia Expedition* (1972-92).

29 Pour cet aspect, voir encore V. Pirenne-Delforge dans *Editer ... Pausanias* (supra n. 7) p. 109 sqq.

30 Aussi ne fut-il jamais réédité, sinon sous une forme assez différente et sous un autre nom d'auteur en 1953 (I. T. Hill, *The ancient city of Athens*).